

A. LAMBEAUX
TABLEAUX, OBJETS D'ART
ET ANTIQUITÉS

Bruxelles, le 9 mai 1905.

Je soussigné A. Lambeaux, antiquaire à Bruxelles étant sur la demande de M. Fiévet, Bourgmestre de Mariembourg y aller expertiser une ancienne vierge en bois portant l'enfant Jésus afin de dire si elle était bien la même que celle dont il m'a montré les photographies et dans l'affirmative si elle avait conservé sa valeur ;

Et comme des différences notables se manifestaient entr'autres de ce qu'il lui paraissait que des pièces avaient été retranchées et ajoutées à la dite statue venant d'être nouvellement polychromée, il fut décidé, afin que je pusse juger avec plus de certitude, d'enlever cette regrettable peinture. Ce qui fut fait.

Je considère que la statue est la même que celle représentée sur les photographies d'après l'ancienne et que les imprudentes restaurations ci-dessus réellement faites ont diminué de beaucoup la valeur de cette statue.

(Signé) A. LAMBEAUX.

Le 15 août suivant, Notre-Dame de la Brouffe a pris part à la procession annuelle. M. le Curé est rentré en possession des clefs de la chapelle. Tout paraît donc rentré dans l'ordre.

Néanmoins, certaines personnes prétendent que la population ne sera complètement apaisée que lorsque M. le Curé sera déplacé. Malgré l'expertise de M. LAMBEAUX, d'aucuns crient encore à l'artifice et ne veulent pas reconnaître dans la Vierge actuelle l'objet de leur séculaire vénération.

...

Nous nous arrêtons ici.

On remarquera que nous nous sommes borné à relater les faits, c'est-à-dire à aligner les documents.

Nous répétons qu'il nous a paru utile, au seul point de vue folklorique, de prendre sur le vif les péripéties de cette petite affaire locale.

Elle dut avoir ailleurs bien des analogues : ce n'est pas à Mariembourg seulement que des statues illustrées par la vénération publique ont été, pour de fort bonnes ou de mauvaises raisons, restaurées, modifiées ou remplacées. Grâce à ce qui se passe sous nos yeux, nous pouvons plus ou moins comprendre des choses d'autrefois qui, sans cette comparaison, resteraient mystérieuses. Combien de cultes anciens n'ont pas dû perdre de leur faveur, et même s'éteindre, parce qu'on avait changé les objets vénérés ?

JULES VANDEREUSE.



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

La Voix

A la bouc Louise BEHR.

Il avait plu longtemps, durant ce mois d'été, et les enfants s'ennuyaient d'avoir vu tant de fois l'eau couler sur les vitres, et la boue encombrer les rues du village.

Mais, un dimanche matin, le soleil apparut si radieux que toutes les âmes en furent ravies ; et les petits qui jouaient sur la place de l'église, après la messe, s'en furent en bande à travers la campagne.

Ils étaient partis à l'aventure, car rien n'est si beau que d'aller ainsi, plus libres que le vent, sans bien savoir ce qu'on verra. Longtemps, très longtemps, ils marchèrent vers les paysages nouveaux ; et la folle brise les conduisait en courant devant eux sur les blés, et la route onduleuse et toute blanche de lumière semblait glisser sous leurs pas, car leur joie était grande de s'échapper ainsi.

Déjà ils avaient traversé la vallée et s'élevaient sur la pente herbeuse du côteau. Derrière eux, le clocher de l'église devenait tout petit parmi les murs de pierre grise et les toits d'ardoise, sous les châtaigniers. On ne pouvait plus reconnaître aucune des maisons, sauf la grande de Lambert Xhouprince, qui est à part des autres, et la forge à fusils des fils Doha, avec sa roue qui tourne à la rivière. Bientôt le village diminua encore, jusqu'à n'être pas plus large que la main, et quand on se retournait, parfois on ne le voyait plus à cause des buissons. A la fin il se confondit en un bouquet d'arbres au pied des collines, et cela faisait un point si pâle et si vague que les enfants eurent peur. Jamais ils n'étaient allés si loin !

Cependant ils marchaient encore pour montrer qu'ils étaient braves, lorsqu'une petite fille tout à coup s'écria qu'il fallait retourner, parce que l'on était proche du bois, et qu'il y a dans le bois des nutons et des fées. Alors le plus âgé se moqua bruyamment, disant qu'il n'y a plus de lutins et que les fées sont mortes ; mais il voulut

aussi rentrer au village, car il craignait, si l'on avançait encore, de ne plus retrouver le chemin. En sorte qu'après une vive dispute, presque tous les enfants partirent avec lui.

Ils étaient trois demeurés seuls sur la route : un bambin décidé, une fillette à la figure très douce, et un tout petit qui n'avait pas voulu quitter sa sœur.

Ils riaient de la peur des autres et leur envoyaient des railleries. Le garçon criait *éy-ott!* à tue-tête, et le tout petit faisait avec ses index le geste insultant de râper une carotte. Mais ceux qui s'en retournaient criaient *éy-ott* aussi, et ils chantaient sur la route avec une si haute allégresse, que les trois qui étaient restés n'eurent plus le cœur de répondre. Quand toute la bande eut disparu au tournant de la côte ils écoutèrent encore le bruit de leurs chansons, et quand ils n'entendirent plus rien, ils se trouvèrent tristes à pleurer.

Ils s'assirent sur un talus fleuri d'eupatoires et de renoncules, sans rien dire. Maintenant qu'ils se voyaient vraiment abandonnés, ils sentaient venir la frayeur, et, sans vouloir parler de ceux qui n'étaient plus là, ils regrettaient de ne les avoir pas suivis.

Cependant, le désir du voyage et de la découverte finit par se réveiller en leur cœur, et ils résolurent de reprendre la marche. Leurs jambes tremblaient un peu, mais ils avançaient pourtant, — si bien qu'ayant gravi la côte ils virent devant eux s'ouvrir un vaste espace, et comprirent qu'ils étaient parvenus aux hautes-terres dont on parle dans la vallée. Alors ils se prirent tous les trois par la main pour se donner de la hardiesse, et traversant une fraîche prairie, des champs d'épeautre et un long espace rempli de pierres, ils arrivèrent ainsi à la forêt.

Elle leur parut d'abord impénétrable, car les sapins enchevêtraient inextricablement leurs branches. Plus loin venaient des hêtres; mais les buissons avaient poussé haut et dru contre les fûts massifs, et c'était comme un mur mouvant dont le faite ondulait d'une cime jusqu'à la cime prochaine. Longtemps ils cherchèrent une ouverture où se glisser, et comme ils désespéraient déjà, tout à coup le plus petit cria joyeusement en montrant une brèche.

Vite ils pénétrèrent dans le bois, coururent sur la mousse moelleuse, et ils se roulaient, jouaient, battaient des mains, se poursuivaient, se cachaient derrière les gros chênes, chantaient leur plaisir à toute voix. A la fin, fatigués de gambades, ils s'assirent au pied d'un arbre et regardèrent

Ils n'apercevaient plus l'endroit par où ils étaient entrés; mais des hêtres et des pins gigantesques dressaient leur stature, et

très haut, très haut, ils voyaient se courber de souples et forts arceaux en l'armature entrelacée des branches. Il n'y avait plus de taillis, ni même de petits buissons parmi les arbres; mais la grande futaie élançait de partout ses colonnes jusqu'aux voûtes, et seulement des fougères aux longues palmes fragiles déployaient leur dentelle vers la terre. — Des bêtes menues y sautillaient parfois, et d'autres à longs poils, prompts à grimper dans les ramilles, et d'autres comme des pierreries rampant sans relâche sur la mousse, et d'autres apparues un instant parmi les troncs lointains, et qui s'enfuyaient par bonds.

Le violent soleil de la campagne ne brûlait plus ici, et l'ombre qui enveloppait les enfants, sous les hêtres, était douce comme la fraîcheur des rivières aux matins d'été. Même la lumière n'était plus la lumière énorme de la plaine; celle du bois, répandue à travers les réseaux du feuillage, jaillissait au-dessus de leurs têtes par nappes vertes et limpides suspendues à de transparentes courbes. Elle descendait des cimes jusqu'au sol en rayons légers et frémissants qui se disséminaient partout, et la forêt entière, frémissante à son tour, cherchait de la vie en la clarté diffusée. Un souffle réciproque glissait des feuilles à la tranquille lumière, et de la lumière aux feuillées, mais si subtil qu'à peine on pouvait en deviner le vol, et que rien n'ébranlait le radieux silence.

Les enfants contemplaient avec ravissement ces merveilles. Une douceur enchantée pénétrait toute leur âme comme d'une caresse profonde. Pourtant ils ne se sentaient pas à l'aise, car le calme sans fin de la forêt était terrifiant comme un abîme. Une allée qui commençait près d'eux enfonçait jusque dans l'horizon sa ligne toute droite, si majestueuse que sa haute arcature ne semblait pas faite pour les hommes d'à présent. Sans doute qu'autrefois de grands êtres y étaient venus, dont on sentait encore l'existence muette. Bien des souvenirs étaient enfermés là pour toujours, des histoires que les arbres savaient, mais que les gens n'avaient jamais connues. On ne pouvait pas les dire. Peut-être qu'il y avait eu des princes captivés par les fées, ou des ogres et des géants terribles, ou des saints qui font des miracles; et les enfants songèrent aux étonnantes choses que la forêt cache dans sa pénombre, là-bas, là où l'on ne voit plus rien, là où jamais, jamais, il n'a passé personne.

Ils restaient immobiles, les mains étroitement unies. Ils n'osaient plus penser, ni remuer. C'était comme à l'église, au moment de l'élévation. Ils n'étaient pas sûrs d'avoir peur; mais il leur semblait que s'ils avaient essayé de parler, les mots n'auraient pu venir à leurs lèvres...

Alors, aux plus illimités lointains des solitudes, fut révélé un son imperceptible et doux, un son étrangement triste qui s'ouït un peu et s'éteignit.

Et il y eut un long silence.

Puis le son reparut, plus triste, mais d'une surprenante douceur; il se fit plus distinct, grandit encore en se rapprochant, modula et s'évanouit.

Lorsqu'ils l'entendirent d'abord, les enfants se serrèrent les mains avec plus de force, en tremblant. Mais un secret désir leur disait d'écouter cette voix. Lorsqu'elle se tut, ils sentirent qu'il leur manquait désormais quelque chose et ils se trouvèrent plus seuls.

Et quand le chant lointain vint à nouveau percer l'espace, il leur sembla qu'à cet instant une âme inconnue leur était née. Fascinés et ravis, ils ne pensaient plus à leur crainte : tous les trois, dénouant leurs mains, ils souriaient à la grave mélodie et déjà marchaient vers elle, lorsqu'elle décrut et se perdit. Alors ils furent près de sangloter comme s'ils avaient vu mourir l'un d'entre eux.

Mais soudain ils se dressèrent encore, le front éclairé de joie, car la Musique merveilleuse hantait de nouveau la forêt. Du fond de l'horizon d'où elle était issue, ils la sentaient grandir en s'approchant et elle les touchait et les caressait de toutes parts, comme si des brises les eussent enveloppés.

C'était un chant limpide et grandiose, aux inflexions lentement sérieuses, et naïves aussi telles qu'un bruit de source. — Puis des ondes naquirent aux profondeurs du son ; elles se mouvaient, gonflées, paraissaient se multiplier, et, alternant leurs murmures de plainte humaine, elles s'apaisèrent enfin pour se confondre en un étrange accord où la douleur passait avec un visage céleste.

Alors ce fut une grave et très douce cantilène, si plaintivement belle que les enfants songèrent qu'une fée y demeurait captive. C'était un son venu de loin et qu'ils devinaient aussi tout près d'eux, une voix caressante avec des mains de mère, une voix qui planait sur les ailes des anges et qui tout à coup déploya sa puissance dans l'espace comme pour proclamer une chose surnaturelle.

Tout épanouis de bonheur, les petits ouvraient les mains pour saisir la Musique, de même qu'on prend entre ses doigts des rayons de soleil. Mais déjà le chant surhumain décroissait ; bientôt il ne fut plus qu'un bruissement d'eaux rejaillies et, s'éloignant toujours, il atteignit enfin la ligne de l'horizon et disparut en son silence.

Immobiles, les bras en vain tendus, les enfants entendirent la Musique s'effacer et mourir. Longtemps ils furent ainsi, sans parler, penchant la tête pour épier son passage à travers les allées, et même après qu'ils eurent cessé d'espérer son retour, ils écoutaient encore.

Cependant ils n'étaient point tristes ainsi qu'auparavant, et, s'ils désiraient toujours la Musique, ils ne se trouvaient plus abandonnés depuis qu'elle les avait quittés ; car elle les avait si longtemps environnés de ses vagues qu'ils s'en étaient sentis pénétrés à jamais, et que leur âme en gardait le frémissement divin.

Les choses, autour d'eux, paraissaient bien plus belles ! Ils découvraient les arbres, et même la lumière, comme s'ils ne les eussent jamais vus. Les branches semblaient parler, l'air avait un souffle vivant, les mousses étaient vivantes aussi. Oh Dieu ! que tout est beau, que tout est doux et grand ! Ils se regardaient entre eux avec une joie émue, sans comprendre pourquoi, et il y avait dans leurs yeux une sorte d'allégresse nouvelle quand ils quittèrent la forêt pour reprendre le chemin du village.

Lorsqu'ils y arrivèrent, ce fut un grand émoi ; on les avait crus perdus et ils furent entourés de questions jalouses par leurs compagnons de la matinée, car ils avaient été par des chemins où ne vont pas les enfants, et nul d'entre les autres ne s'était aventuré dans la forêt.

— Qu'avez-vous vu ? leur demandait-on.

Et ils répondaient :

— Nous avons vu le bois, et de hauts murs d'arbres, et une allée immense ; et sous le bois on se croirait à l'église, et il y a une lumière douce comme le matin ici, ou comme la soirée.

— Avez-vous rencontré les lutons et les fées ? dit un autre.

— Nous n'avons rien vu que les arbres et la mousse et les fougères, et des bêtes qui s'y cachent.

Et ils ne voulaient pas, d'abord, parler du chant de la forêt.

— Et puis, et puis... — dit enfin la fillette — il y a une voix. Elle arrive de très loin, et elle chante, et puis elle se tait. C'est plus beau qu'à l'église ; on a peur et l'on voudrait chanter aussi, ou bien rire de bonheur, ou bien pleurer en riant. Oh ! c'est beau, c'est beau ! ..

Mais les autres se moquèrent des regards étranges qu'ils avaient tous les trois, jusqu'au plus petit qui ne savait pas bien. Et tous alors, se tenant par les mains, menèrent autour d'eux une ronde pour les railler ; et ils les enlaçaient en formant le crémignon, et ils criaient, se les montraient, faisaient des gestes, car ils savaient bien

tous qu'il n'y a point de chant dans la forêt, et qu'on ne peut raconter cela sans mentir.

Les trois enfants ne répondirent rien. Le garçon regardait ailleurs et souriait à ses souvenirs. Mais le plus petit et la fillette hésitaient déjà, n'osant plus affirmer qu'ils avaient entendu la Voix.

1893-1906.

ALBERT MOCKEL.



GENS DE CHEZ NOUS.

En 1902, le Congrès libéral progressiste acclamait l'idée de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de l'entrée de **Paul Janson** au Parlement. L'éclat d'une fête déplut à l'homme qui devait en être le héros. Il refusa amicalement les discours. Et, comme il avait toujours exalté la valeur du travail, ses amis décidèrent de l'honorer par un monument qui fût son œuvre, et d'où sa pensée rayonnerait durablement vers les foules. Ils résolurent de publier ses discours parlementaires ⁽¹⁾.

C'est le premier volume (1878-1891) que nous signalons à tous ceux qui aiment l'éloquence simple et généreuse : l'opinion politique importe peu, cette fois ; et, du reste, il ne peut s'agir pour *Wallonia* d'une étude politique.

Tous ceux qui vibrent aux accents de l'enthousiasme et de l'indignation aimeront la beauté claire et robuste de sa parole : un adversaire peut y applaudir. Aussi rencontré-je en la droiture de son action une facilité singulière pour parler de lui, l'esprit libre de préjugés. Son ardeur fut-elle intempestive parfois, au dire de certains libéraux, aujourd'hui réconciliés avec lui, brutale comme le prétendent des conservateurs, je ne le demanderai à personne. Ce qui nous touche de bien plus près, c'est l'étude d'une conscience et d'un talent.

L'homme est de chez nous. Il possède à un degré éminent les qualités de notre peuple et il n'a point tous nos défauts. « Les journaux ont rappelé récemment que je porte le nom d'un de ces enfants de Paris, qui, dans l'enthousiasme de la jeunesse, abandonnèrent leur profession, leur foyer, leur famille, pour aller aux frontières de la France, défendre les principes de 1789, contre la coalition des prêtres et des rois. Je suis la tradition de

(1) *Discours parlementaires de Paul Janson, député de Bruxelles, ancien bâtonnier*. Bruxelles, veuve Monnom, 1905 et 1906. Deux vol. in-8° (25x16.5). [III +] 588 p., 660 p.

ma famille et m'en honore ! ». Et, dans un même feu d'éloquence, le 1^{er} mai 1891, il est le premier dans un Parlement qui chante la fête du travail ; il commence ainsi son discours : « Messieurs, c'est aujourd'hui la fête du travail dans le monde entier ! Tous les saints du calendrier ont leur fête ! Étrange contraste, il n'est qu'une fête qui n'existât pas jusqu'à ce jour : la fête du peuple travailleur ! La journée mémorable du 1^{er} mai 1891 marquera désormais dans l'histoire la date de sa fondation. Par un consentement unanime... les prolétaires des deux mondes, sans distinction de culte, de nationalité, de sexe même, ont décidé de consacrer le 1^{er} mai à la glorification du travail, et, en même temps, ils l'ont célébré par l'affirmation du principe de la limitation des heures, condition essentielle de la force et de la fécondité du travail. »

Rien n'indique mieux sa manière : patriotisme, souci des humbles, émotion, — il est bien l'enthousiaste jeune homme qu'un événement enflamme et qui soutient la lutte, de préférence aux limites du domaine propre à son parti. Son éloquence est nette et vive, comme celle du xviii^e siècle. Il a beaucoup médité Condorcet, dont il procède plus que de tout autre, quoi que l'on ait dit de son amour pour l'époque de François I^{er}. Sans doute, il a plus d'éclat poétique et moins de solennité que les orateurs des siècles passés, mais il répudie la surabondance du romantisme, il redoute l'exagération et n'accepte une image que répondant à un mouvement irrésistible du cœur ou accentuant une grande ligne de l'édifice oratoire, comme les moulures aux parois des cathédrales dégagent les proportions calculées. Sa culture est trop latine pour qu'il aime l'enflure, et il nous appartient trop pour aimer la solennité. A cet égard, ne trouvez-vous pas qu'il est véritablement des nôtres ? Je crois à la vérité notre peuple trop enclin à rire du boursoufflé, car il le confond parfois, dans sa crainte du ridicule, avec l'héroïque ; et j'imagine que nos pères devaient trouver un plaisir très approprié à lire Regnard, Parny et Sedaine, surtout qu'après un demi-millénaire de luttes furieuses pour l'indépendance, ils avaient l'âme fatiguée de grandiose. Sentimental, notre peuple ? d'un sentimentalisme germanique ? On l'a souvent écrit. Mais Hermann et Dorothee nous fatigueraient vite. L'idylle n'exprimerait pas notre tendance maîtresse. Watteau et Boucher flattent assez bien notre état d'esprit. Comment, avec tout cela, un orateur grandiloquent se pourrait-il former chez nous ? Les éclats de rire le tueraient dès son premier discours. Aussi impétueux qu'il soit, aussi indigné qu'il devienne par l'excitation des événements, Janson ne dépasse jamais la mesure du bon goût, ne force la note de l'enthousiasme, ou ne prolonge un effet ; et s'il est véhément, c'est comme chacun peut l'être sous la naturelle emprise d'une colère. C'est un terrible frein que l'ironie latente d'un peuple vite amusé !

Alors qu'il est le plus excité, le jour où il rentre à la Chambre après l'affaire du Grand Complot, il prononce l'un de ses plus foudroyants

(1) 22 mai 1877.



Paul JANSON
Né à Herstal en 1840.

discours⁽¹⁾ : mais il tire tous ses effets de l'accumulation des arguments, et en les lançant d'une voix vengeresse, il résiste à la tentation d'enfiler des tirades : « ... Enfin, après cette instruction de six mois, après ces poursuites exercées avec un acharnement extraordinaire ; après cette multiplicité de visites domiciliaires, de saisies de lettres, d'arrestations de toute espèce ; après une détention préventive infligée à vingt-trois accusés pendant près de six mois, nous avons vu le jury balayer d'un seul coup toute cette accusation fantaisiste et la Cour elle-même, voulant dire le dernier mot du procès, se rallier à la minorité du jury sur les préventions que celui-ci n'avait pas tranchées définitivement ! Et il n'y aurait pas de responsabilité ministérielle !... »⁽²⁾ Un système de notre défense nationale est cher à son cœur ; et, comme son pathétique est loin de la grandiloquence, s'il vient à parler de l'armée : « Il faut que chacun se sacrifie à son devoir. Il faut que tous les citoyens valides concourent à la défense du pays, et c'est alors seulement, Messieurs, qu'elle sera réellement forte et, j'ose le croire, invincible »⁽³⁾. Ce « j'ose le croire » n'est-il pas tout fait dans notre façon de penser ? Il continue : « On reconnaîtra, je l'espère, que la démocratie a quelque logique et quelque grandeur... lorsqu'elle demande que les enfants du peuple soient contraints d'apprendre à lire et à écrire ; lorsqu'elle demande, ensuite, à tous les citoyens ainsi formés de consacrer à la défense du pays leurs services personnels et non des services mercenaires ; lorsqu'elle demande, enfin, qu'ils soient admis à participer à l'exercice de la souveraineté nationale ». Et combien ceci est simple et touchant ; il s'agit d'une circulaire ministérielle interdisant aux facteurs des postes de se fédérer⁽⁴⁾ : « La violation du droit est la chose accidentelle, passagère : elle s'évanouit avec le pouvoir de l'homme qui en est l'auteur. La protestation reste. Et puis, elle a aussi un autre résultat : les victimes de la violation d'un droit, qui sont trop faibles pour protester et résister, obtiennent une légitime satisfaction en voyant que, tout au moins, ce droit a été défendu, et que, par conséquent, toute entreprise tentée contre lui dans l'avenir recevra le châtiement de toutes les mesures arbitraires, le blâme de l'opinion publique ! »

Si ample que soit la période, l'orateur la développe sans effort, et ne la développe jamais tellement qu'il s'essouffle. Il n'y a pas disproportion, mais harmonie entre la pensée, la phrase et l'instrument. Culture et bon sens latins, dira-t-on. Particularisons en ajoutant : âme wallonne.

Il touche par le pathétique. Beaucoup ne voient en lui que la puissance d'émotion. Il sait manier l'ironie, pourtant. Mais il en use avec discrétion. Il sent que là est notre faiblesse. Et de l'ironie, il tire des effets vigoureux : « Si vous méditez d'envoyer l'honorable M. Le Hardy à la frontière, prenez

(1) 18 et 19 juin 1889.

(2) Prenons une fois le maître en défaut : on ne dit pas « trancher » une prévention.

(3) 28 mars 1878.

(4) 17 novembre 1891.

garde que, s'il ne parvient pas à convaincre l'armée envahissante, vous n'avez à remplir un rôle plus pénible et plus triste encore. Prenez garde que vous ne deviez dire à l'ennemi : — Messieurs, nous ne sommes pas prêts ; Messieurs, il ne serait pas convenable, il ne serait pas loyal de nous attaquer en ce moment. Il nous faut 30.000 hommes de réserve. Nous les cherchons. Nous ne les avons pas encore !⁽¹⁾ ».

Défendant la liberté de la presse à une époque où l'on se préoccupait de faire reviser notre droit électoral, il lance ces mots :⁽²⁾ « En quelques mois, on a impunément violé les principaux articles de la Constitution. Il n'y a guère que l'article 17 qui reste inviolé et inviolable, semble-t-il ! »

Ce vigoureux a l'attendrissement des hommes foris. Il s'apitoie sur les enfants qui travaillent dans les mines, sur les femmes qui peinent au fond des bures :⁽³⁾ « Et cette chose sacrée, la santé de l'enfance, échapperait à son action (de la loi), à ses mesures tutélaires ! Nous protégeons les oiseaux insectivores ; nous protégeons les animaux domestiques contre les excès ou les cruautés dont ils pourraient être victimes ; nous faisons des lois sur la police sanitaire des animaux utiles à l'agriculture, et il nous serait interdit de mettre les enfants à l'abri des effets funestes et désastreux qu'exerce sur leur corps un travail excessif et prématuré. J'avoue que je ne puis comprendre une aussi étrange contradiction ! Sans doute, c'est une grande et belle chose que la liberté individuelle ; mais quand j'examine l'ensemble des lois, je trouve qu'elles restreignent constamment dans certaines limites les droits de chacun, et cela, dans l'intérêt social qui est un intérêt supérieur. »

En France, où la parole est plus abondante, Paul Janson aurait eu une éloquence plus fleurie ; en pays german, il aurait été un violent. Mais c'est un roman du Nord, un Wallon souriant, généreux, imprégné de traditions grecques et latines, de culture française. Dans ce Parlement belge, où l'on fait peu de littérature, il aime à citer Beaumarchais, P.-L. Courier, Rabelais, Montaigne, Condorcet, Eschine ou Tacite. Il aime à les relire et il a complété son éducation universitaire en s'acharnant à déchiffrer dans le texte les auteurs grecs et latins. Il éprouve leurs bienfaits et conseille à chacun le même effort⁽⁴⁾. « Ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude du grec savent comment ils y sont arrivés. Ils n'y sont parvenus qu'en échappant à l'étreinte délétère du régime qui fleurit dans nos athénées, dans nos collèges. Ils ont cherché par eux-mêmes à traduire rapidement ce qu'on traduisait lentement, péniblement dans les classes. Ils se sont aidés, au grand émoi de leurs professeurs, de traductions.... Et, je le dis en toute sincérité, si jamais l'étude du grec devient facultative, du haut de cette tribune, je donne un conseil à tous les parents : c'est de faire que, pour leurs enfants, elle ne le soit point. Dans tous les cas, j'engage le gouvernement à

(1) 28 mars 1878.

(2) 9 juillet 1891.

(3) 13 février 1878.

(4) 1^{er} avril 1881.

ne supprimer cette étude qui nous révèle de si grands, de si inimitables chefs-d'œuvre, que s'il y a nécessité absolue d'en agir ainsi. » Il comprend les beautés délicates du verbe, la finesse de l'esprit et de l'expression, la mesure. Il sait parler des beaux-arts avec générosité et il proteste si la section centrale vient à considérer les dépenses inscrites à ce chapitre du budget comme des dépenses de luxe : il y voit une nécessité morale autant que matérielle⁽¹⁾.

Par un besoin tout hellénique d'harmonie entre ses facultés, par curiosité, par amour de la clarté et des beautés sévères et vastes, il s'est appliqué à obtenir une culture scientifique, à s'instruire dans les sciences naturelles dont plusieurs philosophes lui avaient parlé⁽²⁾. « Ce jeune homme qui va apprendre la psychologie... ne connaîtra pas même la circulation du sang, à moins que d'aventure quelque charlatan forain ne la lui explique à sa manière dans un musée d'anatomie ! Pour moi, vraiment, j'ai fait de grands, de persévérants efforts pour échapper à cette cécité-là et je suis loin d'y avoir réussi ; mais il est certain que, si l'organisation de l'enseignement eût été ce qu'elle eût dû être, je n'aurais pas à vous faire un tel aveu... » Ceux qui ont fait ces études complémentaires « pourront seuls, de nos jours, mériter le titre d'humanistes. »

Ayant dans l'âme une poésie généreuse, jeune encore il fut frappé par deux ou trois idées de morale sociale et par l'éclat des sciences ; il apprenait à lire, lors des événements de 1848 ; il commençait à méditer, quand les proscrits de l'Empire nous apportèrent leur éloquence ; il n'avait pas vingt ans quand parut l'*Origine des Espèces*, et il en conserva une forte émotion. Il discute habilement, mais il déteste la casuistique : son argumentation est plus forte que subtile, plus émouvante que persuasive ; il recherche les idées générales — comme les libéraux d'alors — mais il se préoccupe plus de certains faits. Ses discours sont de vastes et imposantes constructions. C'est un bâtisseur de cathédrales laïques. Il ne discute pas sur les mots, son talent l'éloigne de ces tâches modestes et minutieuses, il s'attache aux idées. Voyez, par exemple, son discours sur l'enseignement primaire et l'enseignement confessionnel⁽³⁾. Il veut démontrer que la Constitution proclame l'existence d'une morale indépendante de tout dogme. Et il résiste au plaisir, très naturel à un juriconsulte, de multiplier les citations ; sa pensée se condense en formules saisissantes, comme celle-ci : « Le christianisme, je le reconnais, a dit à l'homme : Respecte le bien, l'honneur et la liberté de ton frère, mais il n'a pas dit : Respecte sa foi ! »

* * *

Je m'aperçois que le souci de définir le style d'un grand artiste m'a amené à signaler la plupart des causes politiques dont il s'est fait le défenseur.

(1) 1^{er} avril 1881.

(2) 22 février 1884.

(3) 17 et 19 mai 1879.

C'est que de telles citations marquent la manière de l'orateur. Au surplus, Paul Janson s'est donné si entièrement à ses idées, qu'il est impossible de séparer son talent de ses attitudes. Et c'est là un mérite.

Sous la parure de ses discours, on retrouve une forme déductive. Il aime à débiter en tirant de la thèse à combattre une conséquence inattendue, qui lui est favorable.

Il excelle à traduire les impressions qui flottent dans l'air et que l'on ne se formule que vaguement ; il entre ainsi de plain pied dans l'âme de ses auditeurs et tous ses arguments semblent couler de source. Quand on se reconnaît, il est trop tard, le flot a grossi, il vous emporte. Ce n'est pas que son artifice soit d'insinuer subrepticement une thèse. Un robuste dédaigne de telles ruses. Mais ce qui le frappe surtout, c'est le côté moral des événements. Il sent toute la grandeur de la justice, facile ou mal commode à réaliser et il l'évoque en termes qui se précisent à mesure qu'avance la démonstration. Plus rarement, il se jette d'un coup en pleine bataille, comme en son premier discours parlementaire⁽¹⁾. « Le parti libéral, comme tel, s'occupe de politique et rien que de politique. L'Eglise... a sa politique qui consiste à régenter et à dominer les pouvoirs civils » ; ou encore la harangue sur le Grand Complot.

Si violent qu'il paraisse, il conserve la maîtrise de soi et ne manque point à ce précepte de la puissance oratoire que la courtoisie est une arme pour qui sait l'employer.

Céderai-je maintenant à cette habitude que nous avons d'exposer plus longuement les défauts que les qualités de ceux qui nous appartiennent ? L'autre jour, à une exposition qui fut un succès inouï pour un de nos peintres, j'écoutais le public ; il n'y avait guère que des admirateurs, et ces admirateurs exprimaient, sans le savoir, leur admiration par une formule stéréotypée : oui, mais...

Quel serait le *mais* à développer ici ? Paul Janson n'eut jamais l'éloquence hautaine de Frère-Orban, la verve ironique et mordante de Bara, la subtilité nette de M. Woeste, le calme élégant de M. Graux, l'onction de tel autre. Peut-être, si l'on étudie sa politique, dira-t-on avec des adversaires, qu'il ne fut pas constamment tacticien ? Mais je me suis interdit ces aperçus. Non, décidément, je préfère que cette esquisse ait au moins une originalité, toute locale d'ailleurs : celle de ne pas chercher une imperfection, pour le vain plaisir de la trouver peut-être ; on ne contestera pas à Janson qu'il a pleinement réalisé sa manière.

Orateur, il se place au premier rang parmi les nôtres et partout il serait un des meilleurs.

Nous retrouvons en lui les générosités de notre race, cette volonté qui certainement encourage au dur labeur nos ouvriers industriels, une mesure et un goût délicats. Il a le regard large et il bâtit fortement. Ses discours

(1) 9 mai 1877.

ressemblent aux palais, aux cathédrales de la Renaissance, où la grâce et la force s'allient au souvenir du monde antique, où l'on sent la préparation de la lutte, l'élan superbe d'une vie nouvelle. Mais il s'y ajoute de la bonté.

*
*
*

Le second volume de *ses Discours*, qui m'arrive ce matin, nous porte jusqu'en décembre 1905 et nous présente sous une forme animée l'histoire des luttes pour le droit de suffrage et l'enseignement populaire. La législation sociale, l'organisation de l'armée, le régime des impôts y tiennent une place importante. Ne nous arrêtons pas, si tentés que nous le soyons, à ce modèle d'ironie dédaigneuse qu'est le discours du 18 janvier 1902 sur le retrait d'un budget voté par la Chambre, aux grandes harangues de 1893 sur la révision de l'article 47. Il nous faudrait entrer en de trop longs développements et, si incomplète que soit l'esquisse qui précède, elle suffit à inspirer le goût de lire les pages du maître.

De la première à la plus récente, le caractère de l'homme se développe toujours un. Frère-Orban jugeait les individus par leur dignité morale, leur indépendance. Janson les juge d'après leurs misères, leurs besoins. L'un mesure les hommes à leur valeur, l'autre à leur détresse. Les cléricaux les estiment d'après leur foi. Et de ces considérations différentes résultent des politiques qui divergent, rationnelle, sentimentale, religieuse.

Il enveloppe le peuple d'un long regard de pitié et demande pour lui des réformes : garanties contre l'accident du travail et contre la caducité de l'âge, garanties contre l'excès du labeur imposé, contre l'ignorance, contre le fanatisme, contre l'éloignement des classes supérieures. Il demande à la bourgeoisie, dont il est, des sacrifices, de l'estime et de l'amour. Et quand on lui répond que l'on aime le peuple, il réclame une foi plus active.

Tout jeune, il a vécu parmi la population ouvrière d'une commune suburbaine, très industrielle. Il a pris à son milieu l'attendrissement facile et généreux qui pare toutes les idées morales et va jusqu'à tempérer l'ironie.

Il aime la lutte et ne recherche pas le commandement. Il préfère se placer dans l'opposition, appuyé sur quelque haute idée, adossé à la foule impatiente ou résignée, et combattant ceux qui se trouvent devant lui. Il eut un vif penchant, toujours, à être le chevalier des droits méconnus. Ses amis lui en voulurent assez et le trouvèrent par trop inopportun. Il ne s'en soucia que pour protester plus haut. Et aujourd'hui que tant de choses se sont modifiées en Belgique, que la réconciliation nous est venue en un monde d'ailleurs nouveau, c'est presque un jeu de rhétorique de dire qui eut tort, qui eut raison.

Peut-être que, vraiment, Paul Janson n'ambitionnait aucun pouvoir direct. Ils sont rares, en Wallonie, ceux qui veulent à tout prix commander. De même qu'une paresse des organes nous fait déformer le français, de même une indolence de la volonté nous fait désertier les postes autoritaires.

En soi, commander est un plaisir peu recherché de notre part. Dans cet homme à la parole puissante, y eut-il de ce dédain ? Y eut-il plutôt, ou en outre, le besoin d'affirmer en termes éclatants certaines lois morales qui tendent à dominer notre époque ? Le besoin d'être la conscience d'un grand parti et non le bras directeur ?

Il faut, à un parti politique, des hommes qui devancent sa politique, lui montrant la tâche du lendemain. Ce sont les magiciens de l'idéal ; ce sont de vivantes consciences qui évoquent l'avenir et complètent le présent. D'autres réaliseront les travaux tolérés par les conjonctures, se garderont d'une navigation trop rapide à travers les écueils.

Tous mériteront de grands hommages, et se réconcilieront finalement.

Pourquoi ne pas considérer ainsi Frère et Janson ?

Remercions plutôt la terre qui nous donne de ces fruits superbes et variés.

Fernand Mallieux.

NOS SITES

La valeur commerciale de la beauté. — Nous sommes avant tout un peuple d'industriels et de marchands. Aussi les récriminations incessantes de ceux qui se désolent dans les gazettes, de la destruction de nos sites les plus beaux et de nos monuments les plus vénérables, ne nous touchent-elles guère. Voilà bien du bruit pour quelques méchantes briques ou pour un arbre ! pensent ceux que SALIS traitait, si respectueusement, d'Altesses électorales ; à quoi cela peut-il servir de conserver toutes ces vieilleries ?

Au fond, c'est là toute la question : A quoi sert la beauté d'un site ou d'un monument ? Qu'est-ce que ça peut rapporter ?

On objectera que c'est rapetisser singulièrement le but poursuivi que de l'envisager de cette façon. Il n'importe, si la campagne aboutit ? Or, le seul moyen d'aboutir c'est d'intéresser la population des communes dans le sens financier du mot, c'est de lui montrer combien la beauté d'un pays peut être productrice de gros sous ! Il faut parler aux gens la langue qu'ils comprennent ; or, en Belgique, depuis longtemps, du haut en bas de l'échelle, on ne connaît plus qu'une langue, celle des affaires ; il est entendu dans notre pays que l'art est le synonyme de luxe et qu'on peut parfaitement s'en passer. A quoi bon protester contre semblable théorie, à quoi bon clamer dans le désert ?

Il sera d'ailleurs toujours temps de reprendre la question de plus haut le jour où l'attention générale sera attirée sur l'avantage même qu'il y a de vivre dans une atmosphère plus artistique, plus réellement, plus sincèrement artistique que celle d'aujourd'hui. En Angleterre, John RUSKIN, William MORRIS, en France Jean LAHOR, ont ouvert la voie et montré le caractère faux et conventionnel de ce qu'on appelle l'art moderne, ou de ce qu'on pourrait encore mieux appeler l'absence d'art de notre époque.

On s'habitue à la beauté, comme on s'habitue à la laideur ; or, l'immense majorité de nos contemporains n'ont aucun besoin d'art, et ils se sont parfaitement habitués à la laideur de tout ce qui les entoure ; les intérieurs des bourgeois actuels sont, sauf quelques rarissimes exceptions, le comble de ce qu'on peut imaginer de prétentieux, de bête et d'inconfortable.

Le jour donc où les populations rurales de notre pays auront un peu mieux compris la beauté du sol, des bois, des anciennes maisons, elles s'habitueront à cette beauté, l'apprécieront de plus en plus et finiront par ne plus pouvoir s'en passer et ne souffriront pas qu'on y touche. Ceci à l'air paradoxal, mais je crois que le moment n'est pas bien éloigné où les campagnards seront les principaux champions de la conservation des sites et des monuments. Seulement, il faudra leur ouvrir les yeux, un peu les guider peut-être ; on ne doit pas croire que même les simples paysans soient réfractaires à toutes ces idées ; pour ma part, j'en connais beaucoup qui ne demandent qu'à s'instruire, qu'à devenir un peu plus aptes à apprécier les belles choses ; mais qui s'est jamais occupé de les éclairer à ce sujet dans un pays aussi arriéré que le nôtre au point de vue de l'éducation populaire, dans notre pays où il y a encore 13.59 pour cent de miliciens illettrés contre 4.30 en France, 0.08 en Allemagne, et en Saxe 1 sur 10.000. Evidemment, le savoir lire et écrire doit précéder l'éducation esthétique, mais l'on aura plus tard bien des surprises quand on s'occupera un peu plus de la colonisation intérieure de la Belgique !

En attendant ces temps meilleurs, il faut commencer par le commencement, et insister partout où l'on pourra le faire sur l'utilité qu'il y a pour une commune de veiller sur la beauté de ses sites et monuments.

Aussi doit-on féliciter chaudement le Conseil communal d'Esneux — qui nous avait déjà donné la première fête des arbres — d'avoir protesté contre le projet de création d'une usine à Loneux, dans un des coins les plus pittoresques de son territoire. Voici comment le Conseil communal a justifié son vote :

Considérant qu'il est avéré que des demandes de concession de la chute d'eau de l'Ourthe, à Loneux-Esneux, ont été faites à l'administration des ponts et chaussées, en vue de la création d'une usine sur le territoire d'Esneux, en amont du village de Hony ;

Considérant qu'une usine importante dans la partie la plus admirée du territoire d'Esneux ferait un tort immense, tant au commerce de la localité qu'à sa salubrité et à sa beauté.

Décide d'insister auprès du gouvernement pour qu'il ne livre pas l'Ourthe à l'industrie dans de telles conditions, et fait valoir les considérations suivantes :

La commune jouit d'une situation exceptionnelle de pittoresque, les bois et les monts se succèdent d'une façon variée et admirable ; l'Ourthe y a des sinuosités accentuées, avec, dans ces méandres, des roches dentelées, arcades, grottes et chantoirs. Des parcs ont été aménagés et mis à la disposition du public ; la réputation de salubrité et de pittoresque s'est répandue dans tous les pays. La création du chemin de fer a favorisé le tourisme et de nombreux hôtels, commerçants, cultivateurs, trouvent un bénéfice rému-

nérateur dans le séjour de milliers d'étrangers pendant la bonne saison. La prospérité d'Esneux a étendu ses bienfaits aux propriétaires de terrains à bâtir et à quantité d'ouvriers et d'ouvrières qui trouvent de l'ouvrage tant dans les maisons de commerce que dans la construction de villas, entretien de jardins, etc.

L'administration communale, secondée par l'État, la province et de généreux habitants, a contribué à cette prospérité par l'organisation de fêtes publiques et de marchés, l'installation récente d'une distribution d'eau alimentaire, de l'éclairage électrique, du téléphone, d'égouts, de routes, l'agrandissements des édifices et services publics, etc.

La classe ouvrière trouve des ressources très suffisantes dans l'industrie des carrières, l'exploitation de coupes de bois, la construction des habitations, dans les briqueteries, brasseries, tanneries, fermes, ateliers de construction et petites industries à domicile.

Un asile soulage les enfants convalescents, un hôpital intercommunal va être bientôt ouvert à Esneux.

L'industrialisme viendrait ruiner toute la richesse acquise ; ces sites seraient à jamais compromis ; deux écoles très peuplées, existant à 50 mètres au plus du versant de la vallée de Loneux, recevraient, par les vents dominants du Nord et de l'Ouest, les émanations des usines.

La perte subie serait immense et irréparable, et cette considération seule doit suffire pour écarter à jamais la participation du gouvernement dans l'anéantissement de tant d'intérêts dignes de protection.

Voilà qui est fort bien pensé et fort bien dit, et qui témoigne d'une compréhension parfaite de l'intérêt bien entendu de toute la population Esneutoise dans le présent et dans l'avenir.

Mais c'est surtout un exemple que demain suivront d'autres localités. Qui sait même si bientôt ne naîtra pas, comme cela fut souvent les cas au Moyen-âge, une véritable émulation d'art entre tous ces délicieux bourgs et villages de l'Ourthe, de l'Amblève, où nous serions si heureux de pouvoir vivre, nous que la conquête du pain quotidien retient dans ces monstrueuses grandes villes, odieuses nécropoles que le xx^e siècle verra probablement disparaître !

Je voudrais pourtant profiter de l'occasion pour me permettre de donner un conseil à la Municipalité d'Esneux. Elle devrait bien obliger les propriétaires qui font construire, à soumettre leurs plans à l'approbation du Conseil communal ou de ses délégués. Cela éviterait la répétition d'incongruités comme celle qui a été commise en plaçant sur le magnifique éperon de rochers qui s'avance vers le pont d'Esneux un château flamand aux tourelles menues, charmant peut être dans la plaine grasse, mais absolument déplacé dans son cadre actuel : C'est une fausse note dans le paysage !

Charles Didier.

LETTRES FRANÇAISES

Sur quelques écrivains wallons. — M. Eugène GILBERT, le réputé critique de *la Revue générale*, vient de publier à Paris, en une élégante plaquette, une étude très complète sur les Lettres françaises chez les Flamands

et les Wallons belges contemporains⁽¹⁾. Nous en détachons ces jolis médaillons de quelques-uns des nôtres.

« C'est à bon droit que la Wallonie découvre les stigmates de son âme pensive et tendre sur les traits effacés d'**Octave Pirmez**. Jusque dans la vie solitaire qu'il menait au fond du nostalgique domaine d'Acoz, on salue l'appropriation totale à son milieu de ce noble esprit, profond, désabusé, sachant revêtir d'une expression cristalline l'armature hautaine de sa mélancolie résignée. Octave Pirmez a donné, dans son œuvre d'un spiritualisme presque mystique, dédaigneux de la foule et des suffrages grossiers, la mesure d'une âme successivement inquiète et sereine mais toujours fortement captivante. Le titre même de ses écrits décele la tournure intellectuelle et morale de sa personnalité. Outre les *Lettres à José* — qui réunissent sa correspondance avec l'un de nos aimables romanciers de demi-teintes, le baron José de Coppin — ce sont les *Feuilles*, les *Heures de Philosophie*, les *Jours de Solitude*, et *Remo, souvenirs d'un frère*. Pirmez fut un croyant. Son âme, essentiellement chrétienne, resta comme à jamais endeillée des premières souffrances que la vie réserve aux cœurs sensibles et fiers. Aussi sa tristesse a-t-elle toujours quelque chose de religieux ; il y a comme un arrière accent de psaumes dans les gémissements que lui arrache le mal de vivre. Ceci explique encore le frisson d'espérance surnaturelle qui traverse et soulève parfois sa désolation. Mais le poète était, en lui, doublé d'un moraliste, d'un psychologue aigu, qui semblait avoir fait le tour des philosophies et connu, finalement, que tout est vanité. Sa pensée aimait à scruter les plus ardues problèmes, sans se perdre jamais dans la nébuleuse cogitation des esprits germaniques et fumeux. Cette constante élévation du cœur et de l'intelligence, sans rien de prétentieux, sans déchets de morgue ou de pédantisme, faisait pour une grande part le charme insinuant et despotique de cette figure qui n'a point été remplacée. »

M. Louis Delattre est surtout un styliste, dont la phrase imagée et limpide court à l'instar d'un de ces ruisseaux jaseurs sillonnant les contrées sylvestres qu'il a si bien décrites. Hâtons-nous, pourtant, de noter l'émotivité sensible et la chaleur d'impressions, qui animent ce style et qui pénètrent toute la manière de l'écrivain. Observateur spontané et nerveux, il reste toujours simple. Point de grandes recherches chez lui, ni de mièvres détours psychologiques, mais une compréhension sereine, illuminée d'une fantaisie délicate, de la vie dans sa notion la plus attractive. Ne nous fions pas trop, d'ailleurs, à l'apparente insouciance de certains passages, car, à côté du conteur frais et primesautier, c'est un poète mélancolique, vibrant profondément, qui se lève dans les *Contes de mon village*, dans *Une Rose à la bouche*, dans les *Marionnettes rustiques*, ou dans la *Loi de Péché*, toutes ces œuvres éclairées d'un réalisme jeune et tendre.

(1) Eugène GILBERT. *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*. Paris, Sausot, 1906. Broch. 18,5 x 12 de 70 p. Prix : 1 fr. 50.

« Incontestablement, **M. Hubert Krains** se range parmi les meilleurs conteurs de sa génération, si nous songeons à la patiente ciselure et au travail précis de sa langue en même temps qu'à la conception intensément simple de ses romans. Il apparut d'abord assombri d'un pessimisme un peu tendu et excessif dans *les Bons parents* et dans *les Histoires lunatiques*. Des œuvres plus récentes, *Amours rustiques* et *le Pain noir*, ont révélé, en adoucissant ce qu'il y avait de tendancieux dans cette humeur, la véritable valeur du romancier. Désormais, la gravité apitoyée dont les cruautés mystérieuses de l'existence ont marqué sa vision, subsiste sans l'âpreté chagrine que l'on eût pu craindre de voir se développer en lui. Ses œuvres sont empreintes d'une solidarité humaine pleine de pitié et de charité, très perceptible à travers l'attitude impersonnelle de son art. Une langue épurée, soumise au mot propre, précise et un peu coupante, achève de rappeler quelquefois la nerveuse manière de Maupassant.

« **M. Maurice des Ombiaux**, conteur fidèle et attentif dans la mélancolie se teinte parfois ainsi de secrète ironie. Celui-ci fut le descriptif du Hainaut âpre et laborieux dans *Mex tonnelles*, dans *Têtes de houille*, dans *Mihien d'Arène*, dans *le Joug de la Mitre*, dans *Maison d'or*, dans *Nos rustres*, dans *Guidon d'Anderlecht*, et dans maint autre captivant volume comme celui des *Contes d'Entre-Sambre-et-Meuse*. Il semble bien, depuis quelque temps déjà, que par la persévérance de ses recherches psychologiques et par la variété des sujets qu'il embrasse, tout en maintenant dans son œuvre de « terroir » une simple et sévère unité, il semble, dis-je, que **M. Maurice des Ombiaux** prenne peu à peu la tête dans l'armée de nos romanciers de la Wallonie. C'est l'un de ceux, parmi ses pairs, qui ont tiré le plus profitable parti de leurs dons naturels et qui ont le plus ingénieusement dépouillé les menues tares qui pouvaient au début les amoindrir. Maître aujourd'hui de sa manière, il est surtout fidèle observateur. Mais il élève parfois ses conceptions jusqu'au plus chaleureux lyrisme. D'autres fois, c'est le barde averti et familier des mœurs populaires qui l'emporte en lui, et nous nous attardons volontiers à retrouver dans ses pages évocatrices toute l'essence fruste et bonne de la race qu'il y ressuscite.

« De tous nos poètes lyriques, **M. Fernand Séverin**, — moins préoccupé de la plasticité impeccable de sa diction qu'avidé d'écouter et de transcrire les chants mystérieux que le songe et la vie éveillent dans son âme — est peut-être, avec **M. Emile Verhaeren**, le plus personnel. **M. José-Maria de Hérédia** ne m'eût point contredit, car c'est lui qui me le fit, certains jours, remarquer. La simplicité un peu ingénue des poèmes de **M. Séverin** est, en effet, soutenue par une originalité des plus spontanées et par une émouvante pénétration. Un frémissement mystérieux et attendri anime toujours les accents qu'il profère, sans le souci des trouvailles rares d'expression, mais qui semblent avoir macéré dans la mélancolie contemporaine la plus aiguë. Rien de souple et de frais, rien de plus purement mélodieux, de plus chastement sentimental que ces vers où pleure et